

Lacan Quotidien



N° 850 – Jeudi 18 juillet 2019 – 17 h 25 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



D'écrire

EN AVANT

Décrire, dit-elle

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Ne pas vouloir du bien par Luc Garcia



Décrire, dit-elle

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

« La femme des années 1970, la fameuse, c'est une femme qui se demande ce qu'elle va bien pouvoir faire de ce que tout le monde appelle sa liberté, c'est une femme qui se demande quel est le mensonge qu'elle va devoir désormais inventer face aux hommes pour s'y dissimuler à son aise, pour qu'on lui foute enfin la paix. »

Et aussi ce dit de Mankiewicz « sur Marilyn : "Elle restait seule. Ce n'était pas une solitaire. Elle était tout simplement seule." »

Nathalie Léger, Supplément à la vie de Barbara Loden.

La regrettée Michèle Desbordes, dans deux livres marquants (1), avait aussi évoqué des artistes, faisant porter chaque fois l'accent sur un affect : j'hésite à nommer « amour » celui qui fait le cœur de *La Demande*, car il s'agit d'un au-delà de la mort, marqué de la foi singulière qui donne à la servante au grand cœur la force de briser son silence pour passer sa singulière commande à Léonard – (je ne dévoilerai pas ici l'invention qui est le cœur de la fiction aux accents de réel sur laquelle repose la description, car c'en est une aussi, précise, des derniers jours du Maître ami de François I^{er} en France) ; quant au second, *La Robe bleue*, je dirai que c'est la couleur de l'attente que l'auteur décrit, et dont elle revêt, ce faisant, Camille Claudel, la sœur laissée internée.

« Décrire, rien que décrire. L'état des choses saisi en de moindres mots » (2). Nathalie Léger, quant à elle, n'arbore pas d'autre masque que celui, en acte, du désir de d'écrire. Il semble qu'elle rompe sans le dire avec l'école de l'archi-écriture et de sa pratique protéiforme et intransitive en son fond. Sa position n'a rien de celle du vivant qui s'expose à se laisser dire, à se faire dire, à dire, sans autre médiation que la matière littéraire elle-même.

Elle ne revient pas pour autant à quelque courant inspiré. Elle ne confond pas les genres, elle s'en sert pour revenir toujours à la passion qui l'anime et la rehausser. Elle emprunte au roman, à l'enquête, aux témoignages, mémoires et autres documents d'archives, tous jugulés par la méthode qu'elle a mise au point pour faire tenir ensemble ses intérêts : traiter l'intime sans le travestir ni s'y complaire, faire valoir des œuvres accomplies aujourd'hui et qui nous regardent et nous parlent de l'usage que l'on peut faire d'elles et de leurs fins. Ce sont ces deux sources et directions qu'elle noue, au moyen de la question de ce que peut signifier être ou avoir été une femme, cette femme : la duchesse de Castiglione, Barbara Loden, sa mère, Pippa Bacca.

L'écriture de ce qui deviendra un livre se donne à chaque fois comme soumise à une commande contingente, sur laquelle la décision s'étaye. Au conservateur de musée qui veut l'intéresser à une exposition sur les ruines, à l'éditeur d'un dictionnaire qui lui demande une notice sur Barbara Loden, à sa propre mère qui la supplie de lui rendre justice dans le procès passé de son divorce – elle dit non. Elle ne récuse pas le sujet évoqué, elle sait qu'il requiert autre chose, ce sera ce livre-là, et rien d'autre.

Des figures de femmes contemporaines ou actuelles, aux prises avec une jouissance intraitable, ont donc un jour croisé sa route et elle les a suivies à la trace. L'exercice donne un vif plaisir de lecture dont on peut se contenter, mais il n'interdit pas de chercher au-delà à cerner les effets produits par cette expérience de lecture, à la lumière d'une autre expérience, celle de la psychanalyse. C'est à quoi je me suis sentie poussée, manière d'éprouver la texture du bord qui fait la littérature et la psychanalyse s'attirer et se repousser en des points nodaux qui enseignent qui veut se faire enseigner.

Nathalie Léger est entrée en littérature par le théâtre, avec le fonds des manuscrits devenus les archives Antoine Vitez. Elle qui dirige actuellement l'IMEC en a fait l'édition chez POL en cinq volumes. Puis, entre théâtre et roman, elle a discrètement publié *Les Vies silencieuses de Samuel Beckett*. Ensuite, trois livres, en dix ans : en 2008, *L'Exposition*, en 2012, *Supplément à la vie de Barbara Loden* et l'an dernier, *La Robe blanche*. À chaque fois, le fil d'une pratique artistique (photographie, cinéma, performance), celui de la vie d'une femme (sa vie, sa mort) en compagnie de quelques autres et celui de la narratrice aux prises avec sa mère y forment un nœud.



L'auteur applique au corps féminin un traitement de texte qui nous regarde. La matrice-livre qu'elle fabrique tient du roman, du portrait, du voyage et d'une quête dans les archives de la société et du monde de l'art ; ombres et fantômes en surgissent, qui nourrissent notre question : que sont, pour une femme, sa liberté, sa solitude, sa fureur ? Que signifie en user ou en jouir jusqu'à en mourir, c'est-à-dire ne pas condescendre au désir ?

La lutte à mort du sujet et de l'objet

Après son triomphe à la cour impériale, la plus belle femme du monde sombre. Elle n'a plus que son image à quoi se tenir. Plus de cinq cents fois, pendant quarante ans, la comtesse de Castiglione s'est fait « cliché », toujours par Pierre-Louis Pierson. Elle s'est imposé la torture des séances de pose dans l'étirement du temps immobile, s'est vouée à réduire la durée de la vie à une succession d'instantanés, appendue à la chambre noire, réplique de son habitat sépulcral. En proie à une sorte de mimétisme, la narratrice dit s'éprouver aux prises avec son sujet(,) devenu(e) son objet : « J'ai été happée, gobée par ce sujet-là. J'ai tout fait pour le sauver, c'est-à-dire tout fait pour m'en débarrasser, mais j'étais déjà subrepticement boulochée par lui » (*L'Exposition*, p. 17).

Barbara Loden, seconde épouse de Kazan, la Gwen de *L'Arrangement* dont le rôle lui fut ravi par Faye Dunaway, réalise son film, *Wanda* et en incarne l'héroïne, avant de mourir à quarante-huit ans. *Shit*, trois fois prononcé, est son dernier mot.

Pippa Bacca en robe de mariée part de Milan, sa ville natale, en auto-stop. Elle s'est fixé pour but d'aller jusqu'à Istanbul, porteuse d'un message de paix qu'elle veut déposer dans chaque pays d'Europe ravagé par la guerre des Balkans depuis 1990. Elle ne reviendra pas, mais sera violée et assassinée en chemin.

Après son hommage à Marguerite Duras (1965), avec « Lituraterre » (1971) où résonne le malentendu-source de « l'écriture féminine », Lacan sépare à nouveaux frais les eaux du signifiant, y découvrant les fonctions de la parole, de la lettre et de l'écrit. Le littoral rend la psychanalyse et la littérature étrangères et voisines, pour les bons entendeurs que leur goût porte aussi à chercher leur salut dans une jouissance autre que celle de l'écriture, un usage autre des fictions, non moins qu'à une persévérance inventive dans la pratique de la lecture, qui commence entre les lignes du dire adressé au psychanalyste.

Nathalie Léger fraye pourtant aujourd'hui une voie où écrire pour faire entendre comment elle lit son temps. Elle prend l'époque à bras-le-corps *via* celles qui soumettent leur corps à la question et implique son tenant-lieu, la narratrice, dans la série. Au fil de ses lignes, elle nous sensibilise aux humeurs qui informent son texte, le sang, la bile, moyennant l'encre qui les sublime, jusqu'à tomber, ailleurs que sur la scène où elle fait parler des actrices (Barbara Loden, Isabelle Huppert et quelques autres), sur l'actrice qui veille, dit-elle, en chaque femme : sa mère, sans doute, et aussi celle de Pippa Bacca, croisée et martyre de la paix qu'elle voulait apporter au monde.



Elle a organisé minutieusement son voyage pour rencontrer celle-ci, afin de lui faire une place dans son enquête, mais plus elle se rapprochait de l'endroit où l'entretien devait avoir lieu, plus les questions se dérobaient, plus l'angoisse montait. Et voilà qu'arrivée sur les lieux, soudain, elle s'arrête, au bord de son projet, elle prend acte de la modification et fait demi-tour : c'est non. Elle n'ira pas interviewer la mère de l'artiste. Elle a buté sur un seuil qu'elle ne franchira pas : une autre scène s'entrevoit, une autre solitude, un autre régime de la parole, *extime* pour la part que son livre enrobe, radicalement étrangère pour toute autre.



Nathalie Léger sait donc orchestrer le rythme du va-et-vient de la navette de l'écriture sur le métier littéraire, entre le sujet et l'objet. Elle n'ignore pas le point au-delà duquel la fiction, le récit ou le roman virerait à l'abjection. Elle fait signe au vide auquel la psychanalyse ne donne accès qu'à qui se voue à repérer de quelle texture il est fait en tant qu'il est un *parlêtre*.

La psychanalyse s'est faufilée dans la société au-delà de la thérapeutique par la littérature. Certes, il y a des écrivains qui ont une expérience de la psychanalyse et des psychanalystes qui consacrent à la création littéraire une part de leur temps ; pourtant, la liberté et la solitude ne jouent pas la même partie ni la même partition dans l'une et l'autre discipline.

Faire ou ne pas faire une analyse, écrire ou ne pas écrire reste un choix solidaire d'un goût et d'un savoir-faire qui font limite, ou pas, à la liberté, au prix d'une solitude, consentie ou renoncée, atrophiée ou augmentée ; le corps imaginaire et mort du texte est autre chose que le réel du corps vivant. Le dire et le taire y induisent des frayages toujours singuliers, au long desquels se forment des concrétions qui ne sont pas toujours déchiffrables, ni même à déchiffrer. La littérature comme la psychanalyse accueillent des voix singulières, qui ne se fondent pas.

J'ai entendu, dans la manière dont Nathalie Léger a fait cas du silence qui soudain s'est emparé de la narratrice de *La Robe blanche*, dont elle le fait exister et s'imposer, une de ces choses de finesse qui me font supposer qu'elle sait ce que la psychanalyse peut nous faire découvrir, avec Lacan et ceux qui travaillent dans l'orientation lacanienne nous enseignent. Tel est donc le point de départ de cet hommage : d'écrire, en somme.

1 : Parus aux éditions Verdier.

2 : Léger N., *Supplément à la vie de Barbara Loden*, P.O.L., 2012, Gallimard, coll. Folio, 2013, p. 48.



Ne pas vouloir du bien

par Luc Garcia

Au milieu des années 1960 (il est né en 1952), un garçon plutôt bagarreur traîne ses coups et ses colères dans les rues de Leningrad. Étés continentaux étouffants et brûlants, hivers interminables rudes et blancs, il n'est presque jamais chez lui. Il y a des ombres, les absents de toujours : ses grands frères, Viktor et Oleg, morts enfants. Il y a sa mère, Maria Ivanovna, survivante des 872 jours du siège de Leningrad, qu'elle a franchi seule à la mort de Viktor peu après le début de cet enfer-là ; il y a son père dont il porte le prénom, Vladimir Spiridonovitch, embarqué dans les divisions chargées de défendre la ville, qui fut blessé.

Très tôt dans la vie, ce garçon ne sait pas quoi faire. Peut-être porte-t-il beaucoup, fils unique malgré lui sans vraiment l'être. Mais parfois, il suffit de quelques phrases ou de quelques mots pour que les choses s'arrangent autrement. Vladimir Poutine va s'accrocher aux hauts faits d'un personnage, agent secret soviétique, von Stierlitz, une création improbable qui ne connaît pas son pareil en Occident, un espion durant la guerre contre l'Allemagne nazie, qui se joue de plusieurs vies qui ne sont pas celles d'un aventurier, écrites par un personnage lui aussi ; décalé cet écrivain, Julian Semenov est un vrai héros dans son pays, car en Russie, les écrivains peuvent être des héros ; un antistalinien professeur à Moscou sous Staline, pour qui il refuse de signer la lettre de faux reproches qui justifierait l'emprisonnement de son père pour monnayer sa sortie ; journaliste international, un connaisseur du Moyen-Orient qui lit le perse, un juif russe qui ne sera pas inquiet d'être juif des décennies durant, mais qui le sera – il n'y a pas de hasard – dans les années 1990, à la veille de sa mort (1). Cet écrivain-là ne franchissait jamais les salons éditoriaux de la France, alors qu'il y comptait nombre d'amis parmi les plus en vogue de l'époque.



Mai 2017. À quoi Poutine songe-t-il lorsque le président français, à Versailles, essaie une digression, hors son discours écrit, pour dire que la France aime vraiment beaucoup la littérature russe ? L'écrivain fondateur des choix futurs du locataire perpétuel du Kremlin n'est pas de ceux cités au micro. Poutine reste de marbre, ce qui ne change pas grand-chose (2). À plusieurs reprises, seulement sa main droite le trahit un peu lorsque les doigts pianotent une absence de clavier sur le côté du pupitre.

Bien que personnage de fiction, d'une fiction très exacte comme elles le sont toujours lorsqu'elles en sont vraiment, quelque chose de l'ordre d'une rencontre s'est produit pour Vladimir Poutine avec von Stierlitz, ce personnage qui se fabrique petit à petit, comme une pâte à modeler de lui-même dans une saga de 17 volumes qui sera connue sous le nom des *17 Moments du printemps* ; pas un seul n'est alors connu en France lorsque Poutine les découvre. Il en sera durablement marqué, comme il en portera témoignage (3). Stierlitz qui s'appelait dans son pays et avant la guerre Maxime Issaïev est un russe qui est chez lui partout, une sorte de caméléon qui n'oublie pas d'où il vient ; c'est l'eau dormante lisse en surface, qui brouille les vagues et les étend, celles dont on ne se méfie plus. Il absorbe les codes qui ne sont pas les siens pour mieux les retourner contre l'adversaire. Il semble faire du judo avec les mots des nazis et s'en sort par le haut ; un sport dans lequel, ceinture noire, Poutine sera connu pour être un puissant tacticien.

À 16 ans, Poutine ne se contente pas de songer à Stierlitz, ne reste pas figé sur ces rêveries que produisent parfois ces identifications qui en resteraient là : il se présente aux portes du KGB. Le guichetier le remercie pour son intérêt, lui dit de revenir plus tard et de bien travailler à l'école en attendant. Il ira à la faculté de droit et apprendra l'allemand, une langue qu'il connaît parfaitement. Son institutrice, à qui, devenu président, il offrira un appartement, lui tiendra solidement et fermement la main, car il lui semble que Vladimir, un peu fougueux, tout à fait voyou, n'est pas ordinaire. Elle ne cessera de lui prodiguer des conseils : sa démarche en balancier et sa posture de corps dilettante ennuyé par exemple ne sont pas adaptés à la fonction présidentielle, on peut toujours progresser. Reste que ça intimide.

Février 1945. Positionnée à quelques centaines de kilomètres de Berlin, l'Armée rouge est en position de force, Staline n'entend pas que ce soit oublié. Complicé de dire flûte au dignitaire qui pèse des millions de morts, bien qu'il fût un peu long à la détente. Lacan était plus clair sur la question, disant de lui que c'était un lâche (4). À Yalta, sous les allures un peu frustes du brave gars un peu lourdingue, habilement Staline place ses pions. Vladimir Spiridonovitch n'est pas de la bataille de Berlin, il a été touché par un tir allemand sur les bords de la Neva, aux lisières de Leningrad. Son fils organisera, place Rouge de Moscou, une manifestation du souvenir le 9 mai 2015, pour honorer les combattants de l'Armée rouge et, président, portera de ses mains, le portrait de son père : « Je pense que mon père, comme des millions de soldats ordinaires, et lui n'était qu'un soldat ordinaire, avait le droit de marcher sur cette place » (5).

Le 11 février 1945, les accords de Yalta sont signés. L'exactitude voudrait que l'on dise : les accords sont conclus. *La Taupe rouge*, premier volume des 17 de J. Semenov, commence le 12 février 1945. Quelque chose est fini, autre chose commence, on ne sait pas bien quoi. Mais les choses importantes logent dans cette rupture.

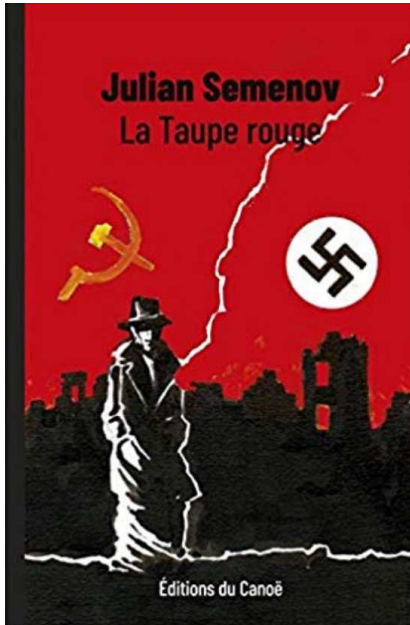


Il aura fallu des décennies pour qu'une traduction soit disponible pour le lecteur français, celui dont on suppose qu'il n'a sans doute pas oublié que son pays était absent à la table de Yalta. Les jeunes éditions du Canoë lui font ainsi connaître l'une des plus sensationnelles aventures littéraires russes de ces cinquante dernières années, et par là même, le moyen de comprendre quelque chose à la Russie d'aujourd'hui (6).

Aux éditions du Canoë, on le sait peut-être mieux qu'ailleurs, les Belges aussi abritent leurs exceptions inconnues. Avec André Franquin, on ouvrirait facilement le livre en étouffant un soupir devant l'immensité de l'ouvrage, comme cette planche d'*Idées noires* dans laquelle figure un vendeur d'armes qui constate : « Je vends des missiles, des anti-missiles, des anti-anti-missiles, des anti-anti-anti-missiles, des anti-anti-anti-anti-missiles... Et il y a encore des imbéciles pour m'acheter des missiles » ; un roman d'espionnage serait-il réductible à ces courses d'espions qui se coursent comme les missiles se jettent sur les missiles ? On entendra probablement ci ou là des *a priori*, du luxe qui déborderait de partout, des péripéties alambiquées remplies de sexe, d'alcool, de machisme, d'armes dangereuses ou de misogynie gratuite et des prouesses héroïques à s'endormir dessus avec une pointe de talons aiguilles qui font bobo au lit : le jeune Poutine aurait été dénié à la hâte, les livres de Semenov seraient un véhicule fantôme de l'ambassade de Russie à Paris.

On pourrait ainsi s'attendre à un univers paranoïaque. Or, les éditions du Canoë mettent entre nos mains un objet littéraire dans lequel rien de tout cela ne figure. Peut-être certains seront-ils déçus ; pour les autres, la claque est forte. Tissée notamment autour des fils ténus des conversations de dignitaires nazis avec une écriture qui écrase toute obscénité dans cet exercice peu commun, la trame est celle des conversations privées, loin des déclarations d'appareil des États en guerre. Avec Jacques-Alain Miller, on remarquera que « quelqu'un toujours sur le qui-vive, comme Staline, considérerait que toutes les conversations privées étaient potentiellement un complot » (7). La justesse du rappel semble tirée au cordeau par Semenov, qui apprend à distinguer complot du langage de tous les jours et grands systèmes complotistes. Les seconds amusent la galerie, enivrent les ignares au balcon ou les étourdissent d'évidences plutôt pompeuses pour faire masse ; les premiers sont le substrat d'un réel que Semenov ni ne noie ni ne commente, qu'il met en scène dans les salons, au coin du feu ou derrière un téléphone, devant un bureau gris ou au volant d'une voiture : les saloperies du jour ont quelque chose d'immensément commun, elles sont sur le palier des catastrophes qu'achèveront les lâchetés ordinaires.

« Le désordre avec lequel l'Allemagne a mené la Seconde Guerre mondiale est absolument invraisemblable ! Quand on regarde de près, c'étaient vraiment des branquignols » (8) fait encore remarquer J.-A. Miller. Cette idée, à rebours de la pensée commune la plus véhiculée, Semenov la démontre, qui use avec une tranquillité confondante d'une ironie dont les pages ne se départent pas ; comme ces extraits de dossiers d'agents SS toujours rédigés sous le même format, qui rappellent les qualités d'aryens au-dessus de tout soupçon, à la moralité toute vierge et aux idéaux parfaits, cela pour n'importe quel tenancier des services, et soulignent du même élan que ça rapporte toujours de faire la guerre à l'argent pour endormir les peuples. Pour un Russe, voilà qui ne manque pas de piquant.



La question du livre quant à elle est effroyablement simple : lequel de ces lâches dans les officines nazies ira parlementer avec l'ennemi pour obtenir ses faveurs ? De la main gauche, ils envoient des divisions clairsemées et bancales, sensées gagner la guerre et retourner la vapeur ; de la main droite, ils savent que c'est perdu et commencent à se vendre à l'ennemi, pour monnayer leur avenir. Où l'on lit qu'à tout bien peser, finalement, chacun est bien pressé de mettre la poussière sous la moquette, d'un côté ou de l'autre. Acidité du constat : au jeu du sauve qui peut, chacun est regardé et se sent observé, puis finit par se prendre dans le tapis.

Stierlitz continue de faire passer des informations à l'Est, comme si de rien n'était, absent d'un idéal que l'on supposerait bétonné sur le modèle du patriotisme soviétique. On se rappelle en effet les figures de propagandes lancées par le Kremlin d'alors, pour

mettre en lumière telle ou tel, supposé capable d'extraire de la mine en une nuit l'équivalent de la production annuelle du pays. Stierlitz n'est pas de ceux-là.

Une distance abyssale le constitue, la signature donc d'une ironie singulière qui le rend cruel et lucide ; parfois son cœur se serre et chavire lorsqu'il doit engager la vie d'une collègue face aux intérêts supérieurs. Cet homme qui aime les roses et s'inquiète du gel tardif, songe aux enfants orphelins de cette guerre, à ce qu'il peut faire pour eux, à leur adoption, à son fils qui est loin, mais dont les faits et gestes lui sont rapportés. Stierlitz trouve son épaisseur dans les à-côtés et il semble que ce soient ces à-côtés-là qu'il s'obstine à dresser, hier entré dans la carrière d'espion au fil des contingences.

Novembre 1989. En poste en Allemagne pour le KGB, Vladimir Poutine est à Dresde et ça n'a rien de glorieux. Le Mur de Berlin commence de trembler. Il appelle Moscou, mais Moscou ne répond plus. Il comprend qu'il est seul. Il rentre tranquillement quelques semaines plus tard et ne se plaint de rien. Il sait que l'effondrement de l'URSS a changé la donne, il se moque de la *perestroïka* à laquelle il ne croit pas – à la différence de Semenov qui la tenait pour l'avenir. Poutine dira à ce propos qu'il s'agissait d'une idée très belle, mais qu'elle était celle des socialistes utopistes français (9). Il a été élevé à bonne école, celle des livres qui ont une force sous-pesée en France – il ne reste aux hexagonaux qu'un amour suspect pour le sphinx de Moscou, ou une détestation parfois sincère, mais qui efface la puissance glaciale, totalitaire du personnage pour finir dans une négligence dommageable. Savoir attendre était le fort de Stierlitz et c'est le fort de Poutine. L'obstination en silence et le silence comme secret. Le reste est accessoire.

S'il peut sembler hasardeux de décrypter plus avant chez Poutine une éthique stierlitzienne, Stierlitz pour sa part, une fois l'idéal abrasé, ne veut finalement aucun bien. C'est l'autre versant redoutable du livre. Peut-être même cette absence d'un *vouloir du bien* est ce qui le rend cohérent face aux nazis, qui ne cessent, eux, d'en vouloir. Ce type sorti de nulle part, dont on chasse les travers finalement bien maigres et quelquefois risibles, est une fonction qui n'attend rien. Stierlitz illustrerait comme rarement cette remarque de Lacan, qui éloignera l'espion des héros aux super pouvoirs : « Faire les choses au nom du bien, et plus encore au nom du bien de l'autre, voilà qui est bien loin de nous mettre à l'abri non seulement de la culpabilité, mais de toutes sortes de catastrophes intérieures » (10). Semenov, qui a combattu bien des dignitaires soviétiques, semble alors dire qu'il n'y a pas de lutte valable sans ce traitement desdites *catastrophes intérieures*. Il aura réussi le pari d'accéder à ceci que les tenants du bien pour toi pour vous pour tous sont désamorçés dès lors qu'on ne transige pas, mais qu'on loge dans son acte. D'acte, *La Taupe rouge* en est un.

1 : À propos de l'antisémitisme en Russie, Cf. Garcia L., « C'est une conjugaison russe », *Le Diable probablement* n°12, automne 2015 ainsi que l'interview donnée par Semenov au *Figaro*, le 9 avril 1990, propos recueillis par Bruno Corty.

2 : Cf. Conférence de presse d'Emmanuel Macron et de Vladimir Poutine après leur première rencontre, 29 mai 2017, disponible [ici](#), notamment à partir de la 11^e minute.

3 : Poutine V. & Stone O., *Conversations avec M. Poutine (1/4)*, France Télévisions Productions, accessible [ici](#). (Voir notamment dès les premières minutes de l'entretien, l'image inscrite sur le dialogue. Il s'agit de Viatcheslav Tikhonov, l'acteur qui, en URSS, jouera le personnage de Stierlitz, dans l'adaptation cinématographique des romans de J. Semenov).

4 : Lacan J., cité dans *La Movida Žadig*, n°1, à propos notamment de la lâcheté de Staline, p. 3-7, Navarin, 2017.

5 : *Le Huffington Post Maghreb*, avec *AFP*, 15 mai 2015 : « Poutine, un portrait de son père à la main, en tête d'un cortège de 250.000 personnes à Moscou », à retrouver [ici](#).

6 : Semenov J., *La Taupe rouge*, Paris, éd. du Canoë, 2019.

7 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », cours donné dans le cadre du Département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 2 avril 2008, inédit ; notes personnelles.

8 : Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, cours donné dans le cadre du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII, leçon du 18 mars 2009, inédit ; notes personnelles.

9 : Poutine V. et Stone O., *Conversations avec M. Poutine*, *op. cit.*

10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 368.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)